

L'« Entartete Kunst » devait être provisoirement relégué dans les « chambres d'horreur », avant d'être proscrit du sol national-socialiste. — Dispositions rappelées par Alfred Rosenberg, dans son rapport du 15 avril 1943.

L'Einsatzstab n'allait certes pas déroger à de tels principes. Il continua naturellement sur la voie ouverte par ses prédécesseurs de la Chancellerie et de la Wilhelmstrasse.

Göring, homme d'argent, n'était pas fait pour l'en détournement. Dans son ordre du 5 novembre 1940, qui servit de charte aux confiscations d'œuvres d'art de propriété israéliite, un paragraphe envisage des ventes pour l'œuvre des veuves et des orphelins de guerre français... Bien entendu ce projet n'était qu'une façade sentimentale. Toutes les transactions faites par le Reichsmarschall avec les tableaux liquidés le furent à son bénéfice personnel.

N'avait-on pas appris d'ailleurs avec étonnement et comme un scandale supplémentaire, que les fonds obtenus avant la guerre à Lucerne par la vente des tableaux des Musées allemands avaient été remis à Göring. Comment supposer qu'il pourrait agir d'une autre manière en France occupée?

Ainsi donc le marché était ouvert, le trafic allait commencer. Des échanges « d'expressionnistes sauvages » avec d'autres œuvres d'art recherchées par le Reich furent organisés, tant par l'Einsatzstab que par l'état-major particulier du Reichsmarschall.

Dans son bilan du 15 avril 1943, Alfred Rosenberg attribue l'initiative de ces trocs à Göring lui-même. Il s'enorgueillit cependant pour son service des résultats obtenus : « C'est ainsi que dans des conditions très intéressantes, dit-il, ont été acquises 87 peintures de vieux maîtres italiens, néerlandais ou allemands. »

Quant aux collections françaises saisies, 150 tableaux, sélectionnés parmi les chefs-d'œuvre de l'art moderne, payèrent les frais de l'opération. Les artistes choisis comme menu monnaie s'appelaient : Cézanne, Gauguin, Renoir, Manet,

Monet, pour ne citer que quelques-uns des principaux. Ils avaient déjà figuré en tête des peintres expulsés de Berlin.

L'atmosphère de conspiration qui entourait ces tableaux « E.K. » au Jeu de Paume, leur relégation à l'extrémité du bâtiment, les visites qu'ils recevaient, n'avaient pas été sans m'intriguer et je leur prêtai une attention spéciale pour être en mesure de rapporter à la direction des Musées les activités dont ils paraissaient être le centre.

De février 1941, date à laquelle ils commencèrent, jusqu'en novembre 1943, 28 échanges furent conclus à Paris par l'E.R.R. Dix-huit le furent au profit de Göring, 7 pour Hitler, 1 pour Ribbentrop et 1 pour Bormann. L'Entartete Kunst, si réprouvé fût-il, ne manquait pas d'intérêt pour les puissants du régime!

Ces échanges organisés par l'E.R.R. s'effectuèrent avec six marchands allemands, un hollandais, un français et un hongrois.

La première de ces tractations permit à Göring de recevoir un *Portrait d'homme barbu* de l'Ecole italienne du xvi<sup>e</sup> siècle et des trophées de chasse, chef-d'œuvre de Jean Weenix.

Le marchand qui céda ces tableaux contestables et moroses reçut en paiement une *Nature morte aux fruits* de Braque, la *Douleur* de Cézanne, *Madame Camus au piano* de Degas, trois tableaux de la collection Kann, une *Maternité* de Corot, trois Matisse et un Picasso célèbre, — le tableau devenu classique de la *Mère et l'Enfant*, daté de Biarritz en 1918.

Toutes ces peintures appartenaient à la collection Paul Rosenberg. Il s'y ajoutait encore, remis au marchand qui réalisait cette opération avantageuse, un *Visage de femme* de Renoir et un éclatant *Printemps* de Sisley. Soit en tout 11 tableaux parmi les meilleurs et les plus connus de l'Art moderne.

Les chargés de mission du Reichsmarschall voyaient dans ces échanges un moyen facile de satisfaire les exigences de leur maître sans qu'il eût à délier les cordons de sa bourse; ce que le Reichsmarschall, somptueux mais avare, appréciait doublement.

Il est certain que ce travers d'une personnalité, par ailleurs si peu bourgeoise, intervint comme un facteur d'importance dans les tractations qu'il fit ou qu'on lui fit faire.

Un échange est tout à fait significatif à ce sujet. Le chargé de mission spéciale de Goering auprès de l'E.R.R. avait trouvé à Paris un Roland Savery avec une *Arche de Noé* grouillante d'animaux et de fantaisie dont il envoya la photographie à son maître en lui faisant connaître le prix élevé qui en était demandé : un million de francs. Goering décida malgré tout l'achat de ce tableau et fit parvenir des ordres à sa Luftwaffe pour en effectuer le paiement.

Cette transaction fut pourtant abandonnée au profit d'une autre solution. Au bout d'un mois, le 25 février 1942, deux Pissaro et un Gauguin, tirés bien entendu des réserves d'« Entartete Kunst », au Jeu de Paume, furent remis en remplacement du Savery.

Pour assurer l'apparence d'honnêteté commerciale, à laquelle le Reichsmarschall tenait essentiellement, l'expert français commis à cet usage, se livrait à des taxations dont l'incohérence n'était égalée que par leur flagornerie envers l'occupant. Les *Deux Tabatiennes* de Gauguin (1) qui figurèrent à maintes expositions parisiennes furent évaluées 30 000 francs (2). Une occasion à faire rêver tous les collectionneurs.

Ces échanges parisiens entre art noble et « dégénéré », qui diminuaient chaque fois d'une dizaine d'unités les stocks du Jeu de Paume, n'étaient pas les seuls.

D'autres étaient menés à Berlin au Stabsamt de Goering. Treize d'entre eux dispersèrent les meilleurs impressionnistes des collections françaises. Ils étaient parvenus dans le Reich en dépôt des prescriptions du Führer, soit en empruntant le train spécial, soit en passant par le dépôt de Füssen.

Encore une fois le Reichsmarschall savait interpréter les

(1) Collection Paul Rosenberg.

(2) Estimation du 25 février 1942.

ordres de son maître de façon à ne pas y sacrifier ses avantages.

La première de ces opérations commerciales berlinoises fit entrer à Karinhall un *Portrait de vieil homme* de Rembrandt et deux tapisseries exécutées d'après les dessins de Lucas Van Leyden, — le tout évalué 400 000 francs suisses.

Pour s'acquitter, Goering se servit à nouveau largement dans la collection Paul Rosenberg dont il envoya en Suisse 23 tableaux. Sur cette liste d'attributions généreuses, les noms de Corot, Courbet, Degas, Renoir, Seurat se disputaient la prééminence.

La même galerie de Lucerne, déjà entrée dans le jeu nazi en 1939 — malgré le discrédit jeté sur elle par la vente aux enchères des tableaux des Musées allemands — était à nouveau bénéficiaire de cette somptueuse contre-partie.

Une affaire analogue, aussi fructueuse, fut traitée par un marchand italien. Des toiles appartenant à MM. Paul Rosenberg, Weinberger et Lindon remplacèrent la monnaie étrangère.

Enfin, un cinquième échange parut combler le Reichsmarschall. Celui-ci, put obtenir la *Vénus* de Hans Baldung Grien et deux autres tableaux, non moins importants, du Kroeller-Mueller Museum de Hollande. Le tout représentait une valeur de 600 000 florins, remis en argent par Goering pour rassurer les experts hollandais.

Cette monnaie étrangère devait cependant être immédiatement réemployée dans le Reich en acquisitions d'œuvres d'art, dont un certain nombre relevait de cet art « dégénéré » abondant et disponible sur le marché berlinois. Un Pissaro confisqué au baron Maurice de Rothschild, — un des plus beaux paysages peints par cet artiste — faisait partie du lot.

Un échange en deux temps, dans le style du précédent quant à sa méthode et à son apparente correction, enrichit le Reichsmarschall du fameux Vermeer qui s'avéra après la guerre une falsification notoire.

Cette célèbre *Femme adultère* entra à Karinhall accompagnée de sept autres compositions aux signatures prestigieuses et in-